

Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

38 (avril 2005)

La formation de D'Alembert

Irène Passeron

Pietro et Alessandro VERRI, Voyage à Paris et à Londres 1766-1767

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Irène Passeron, « Pietro et Alessandro VERRI, Voyage à Paris et à Londres 1766-1767 », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 38 | avril 2005, mis en ligne le 09 avril 2009. URL : <http://rde.revues.org/index4518.html>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Société Diderot

<http://rde.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://rde.revues.org/index4518.html>

Document généré automatiquement le 24 janvier 2012. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

Tous droits réservés

Irène Passeron

Pietro et Alessandro VERRI, Voyage à Paris et à Londres 1766-1767

- 1 Pietro et Alessandro VERRI, Voyage à Paris et à Londres 1766-1767, trad. de l'italien et notes par Monique Bacelli, Préface de Michel Delon, Editions Laurence Teper, Paris, 2004, 447 p.
- 2 Où apprendre que les trois ouvrages italiens les plus recherchés dans le Londres glacé de février 1767 sont « le Boccace de 1527 ; Macchine de Ramelli, et le Palladio de Carampello » ? Comment reconnaître un conducteur de fiacre janséniste d'un moliniste ? En ouvrant les p. 296 et 359 de cette traduction agréable de la correspondance échangée par les frères Verri, lors du voyage du cadet, Alessandro, de Milan à Paris, puis Londres, et de nouveau Paris. Au delà des mille détails que le regard acéré d'Alessandro note, depuis les gros yeux que lui fait le Suisse de Versailles devant son manque de déférence face à la monarchie (mérites comparés de la démocratie anglaise et de la monarchie française), jusqu'à la couleur de peau des filles de joie (mérites comparés de la prostitution londonienne, parisienne et même savoyarde), on voit se déployer, dans la synthèse quasi-immédiate que font les deux frères, un regard neuf sur les réformes possibles, compte tenu des mentalités, des habitudes sociales et religieuses et des poids politiques des diverses forces en présence.
- 3 Quelle richesse que ce « Journal épistolaire », tout à la fois mémoire écrite, documentation, échange fraternel, intellectuel, commercial, mélange de témoignages et de lettres ostensibles aussi bien que de confidences, voire de défouloir d'amertume. Pietro, l'aîné, auteur de Considérations sur le commerce de l'Etat de Milan et de Méditations sur le Bonheur, principal rédacteur du Caffè (1764-1766) milanais, soucieux de réformes économiques rationnelles, envoie Alessandro, son plus proche frère, âgé de 25 ans, parcourir l'Europe, ouvrir ses yeux aux Lumières, ou, comme le rappelle Michel Delon dans sa préface, selon les mots de Pietro dans une de ses missives, « partir milanais et revenir européen ». Alessandro part avec un ami de Pietro, Cesare Beccaria (1738-1794), qui vient de trouver la renommée avec son Traité des délits et des peines, et revient sans lui, devenu ennemi, compagnon de voyage insupportable d'infantilisme, aux antipodes des vertus prônées par les Verri, fidélité et curiosité intellectuelles.
- 4 En ce sens, l'ensemble de ces lettres, rassemblé sur le moment même comme un ouvrage, est un roman épistolaire à trois voix, celles des deux frères Verri, bien sûr, mais aussi celle de Beccaria, qui résonne dans le petit milieu milanais. Dans le premier temps, la tension monte entre Alessandro Verri et Beccaria, lequel utilise perversement Alessandro comme faire-valoir et souffre-douleur de son chagrin de voyager. Alessandro accepte quelques mois de retenir un Beccaria qui ne rêve que du bercail, et Pietro entre également en ce jeu en prônant l'apaisement (partir en Europe est un investissement qui ne rapporte en monnaie symbolique que si le voyage est assez long, suivi de correspondances et d'échanges). La tension se libère lorsque Beccaria rentre seul et trop vite à Milan. Le second moment est peut-être le plus intéressant, qui voit l'inimitié grandir entre les deux milanais, Pietro le frère fidèle et l'europpéen «raté », un Beccaria qui n'aurait pas su profiter de la chance offerte. Alessandro ne rentrera finalement pas à Milan mais à Rome, après avoir fait un bout de chemin avec Frisi, et l'on reste sur sa faim d'une postface qui dirait quelque chose de l'après-voyage. Mais quoi de meilleur qu'un roman inachevé ?
- 5 La richesse de ce « carteggio » est également d'être une relation de voyage détaillée, coutumes locales, mœurs comparées, particularités nationales (« la description que tu m'as faite des quatre pendus est intéressante: quelle différence entre l'Anglais et le Lombard ! »), et qui plus est une relation de voyage avec répondant. Le milanais Pietro interroge, demande des précisions, tempère les enthousiasmes du voyageur ébloui par la nouveauté, offre un support à la réflexion, un arrière-plan sur fond de travail commun « que penses-tu de mes vaticinations sur la liberté des nations ? Que t'en a fait penser ta promenade sur le globe ? Tu sais comment je raisonne : la puissance d'un Etat, au jour d'aujourd'hui, c'est la force militaire, laquelle

est proportionnée à l'argent, lequel est proportionné au commerce, lequel est proportionné à la liberté civile» (p. 261). D'ailleurs Alessandro se sent soudain trop libre pour réfléchir vraiment « dans ce tourbillon de Paris, n'ayant pas besoin du suffrage des hommes comme dans ma petite patrie, je ne m'intéresse pas vraiment à une œuvre qui peut éventuellement me les procurer» (p. 352). Alessandro relate, note, décrit avant que d'oublier. Les orthographes des noms propres sont fantaisistes (de notre point de vue moderne, bien sûr, mais les avoir conservées rappelle les prononciations d'époque Diderot, Rousseau par exemple), qu'importe, les descriptions « naïves » des salons ou mieux encore des séances à l'Académie des sciences ne sont pas si nombreuses qu'on ne se régale d'apprendre que « toutes les séances ne sont pas aussi respectables que le promettent la solennité et la pompe qui les accompagnent ! Que pensez-vous que soit ce synode scientifique où semble concentrée la quintessence de la raison ? Une très puissante source d'ennui. Imaginez une vaste salle, une immense table, d'énormes fauteuils, de gros encriers, de grandes plumes et des perruques, puis trois ou quatre personnes qui lisent l'une après l'autre des dissertations sur un ton nasillard et des plus ennuyeux... » (p. 93). Dans les salons qu'il fréquente, « Baron d'Olbach, Mademoiselle l'Espinace chez qui je rencontre toujours Alambert, Madame Necker, la Comtesse Boufflers, l'Ambassadeur du Portugal » (p. 60), il croise Morellet (le traducteur de Beccaria) et « Diderot, la simplicité même. Il a la cinquantaine. Il déclame toujours avec impétuosité, il délire, il est ardent, ardent dans tous les aspects de la conversation, comme dans ses livres. Il est égal partout. Le meilleur, le plus sensible des hommes. » (p. 37).

- 6 A ce stade, j'imagine que vous allez vous précipiter sur l'ouvrage pour y trouver le portrait de votre philosophe préféré, hélas, si les notes ponctuelles sont bien faites, l'index est absent. Vous en serez donc réduit à tout lire, ce qui a ses vertus : le récit des tentatives commerciales d'Alessandro dans les capitales de la manchette brodée et des boucles de métal est loin d'être sans intérêt, tout comme les avatars des lettres de change et le coût comparé des logements et des plaisirs urbains. Car Alessandro, apparemment aux prises, comme Pietro, avec la réprobation paternelle, ne roule ni sur les guinées ni sur les sequins, et l'on voit ainsi dans son quotidien la vie d'un étranger à Paris ou à Londres.
- 7 Pourquoi Pietro investit-il tant, financièrement et affectivement, dans ce voyage auquel il ne participe qu'à distance ? Il connaît les retombées de ces voyages européens et entend nourrir, par l'intermédiaire de ce frère prometteur, sa connaissance des réseaux de Lumières, une vision plus générale des échanges commerciaux et politiques, lesquelles lui permettront d'enrichir ses propres réflexions et pratiques « Quant à moi, j'ai dû beaucoup écrire et travailler sur ce sujet ces jours derniers, un travail politique analogue à celui que j'ai réalisé avec Facchinei ; tout est secret. Ce tourbillon s'évanouira, comme le veulent la raison et la vérité » (p. 138).
- 8 Les pages les plus connues de ce *Viaggio a Parigi e Londra* sont celles de la description des salons parisiens, mais cette traduction permettra sûrement à nombre de lecteurs de faire d'autres connaissances, d'autres correspondances, en reprenant les mots d'Alessandro, dans un autre sens : « Pour voyager avec profit et trouver des correspondants utiles et honorables, il faut faire de bonnes connaissances, et quelques autres [...] Celui qui négligerait de se gagner de pareils correspondants voyagerait comme une malle ».

Pour citer cet article

Référence électronique

Irène Passeron, « Pietro et Alessandro VERRI, Voyage à Paris et à Londres 1766-1767 », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 38 | avril 2005, mis en ligne le 09 avril 2009. URL : <http://rde.revues.org/index4518.html>

Droits d'auteur

Propriété intellectuelle

Licence portant sur le document : Propriété intellectuelle